

L'Art enfantin

Nous vivons de la réalité

Il faudrait un langage neuf pour parler avec simplicité de cette réalité fabuleuse qu'est la grande aventure de l'art, à travers les siècles. Tant de critiques s'y acharnent, diluant ou amalgamant à l'infini les mêmes condensés philosophiques ou raisonnants et qui relèvent des mêmes lieux communs ou du même hermétisme ! « N'en jetez plus ! La cour est pleine ! » comme dit Gnafron et l'on sait jusqu'où peut aller l'inconséquence des faux donateurs ! A l'heure actuelle, on chercherait en vain un critique simplement personnel, susceptible de savoir s'attarder un instant sur une œuvre vive pour en redonner, sans prétention, les résonances qui l'ont ému au lieu de déclencher à propos de tout et de rien, les automatismes du robot de la culture.

Nous sommes, en effet, de plus en plus écrasés par une culture filandreuse d'idées générales, bondissant par dessus les siècles avec une désinvolture inquiétante ; touchant à tous les domaines de la pensée avec la rapidité du prestidigitateur ; faisant miroiter à nos yeux de méchants bouts de papiers entre les verres d'un kaléidoscope. La féerie, elle, est au-delà du simple jeu des idées et des couleurs, dans l'insoupçonné et l'imprévisible de l'émotion vécue. Nous ne ferons jamais rien de la pensée des autres, celle du moins qui ne participe pas à notre alchimie créatrice, car notre culture dépend au premier chef de nos présences avec nous-mêmes. Grande ou petite, elle n'empruntera rien qui déjà ne nous appartienne.

Le plus grand service à rendre à l'Art serait, n'en doutons pas, de supprimer les critiques d'art au profit des belles œuvres mises le plus démocratiquement possible à la portée de tous. S'il nous était donné de voir très souvent des expositions de valeur, si les musées, comme nos cathédrales, étaient ouverts à tous visiteurs, nous atteindrions tout naturellement à une culture personnelle que nous habillerions de nos propres vocables pour la communiquer aux autres. Alors, nous sentirions tous les dangers, toutes les prétentions, et aussi toutes les pauvretés, de la critique métaphysique des spécialistes et tout spécialement de celle qui touche à l'art moderne.

Au départ, le jeu est simple pour le non-initié : il aime ou il n'aime pas. Ce sont les risques du cœur et tant pis s'il se trompe ! Le cœur ne se tromperait pas si les images à aimer étaient plus nombreuses et plus belles ! Il faut bien faire quelque chose de son amour. Et qu'on pardonne aux âmes sans pâture de s'immoler au faux mirage du pompier... si le pompier les sauve du néant.

Dependant le pompier n'est pas dans la nature. Les beaux paysages lavés de pluie ou fleuris de printemps attirent nos regards et captent notre cœur par des détails intimes et par leur atmosphère exclusive. Le pathétique des êtres, la poésie des choses nous surprennent en coup de foudre ou nous séduisent par persuasion. Nous sommes dans la mêlée de la réalité adorable.

Cette réalité, nous aimerions la peindre si nous en avions la possibilité, ce qui veut dire que nous sommes réalistes par goût et par besoin. Nous aimerions éterniser au-delà de nous-mêmes le coin de fenêtre et le familier pot de fleurs, le chien Riquet ou les trois pommes du compotier. C'est la chose

réelle pour nous qui compte le plus et notre petite histoire est faite des détails aimés qui accompagnent notre destin et aussi des grands sentiments qui l'agitent. C'est cette notion du réel marqué de drame qui nous expose aux tentations du pompier si nous ne brisons à temps la coque de notre solitude pour gagner le large de la culture.

Si nous nous reportons, en effet, aux grandes œuvres qui évoquent ces coins de tendresse qui sont les nôtres, l'idée que nous nous faisons de la simple image va considérablement s'élargir. Trois pommes dans un compotier, c'est un petit détail de notre cadre familial, appelé à disparaître, mais si nous savons comment de nobles mains les ont immortalisées, nous nous serons agrandis d'une sorte d'initiation préalable à l'art de peindre des pommes : celles peintes par Caravage dans son Bacchus adolescent ; celles du Tintoret dans la Cène, sont œuvres de même époque et pourtant si différentes ! Les pommes bleues de Cézanne sont alourdies de son tourment ; les pommes feuille-morte du Picasso 1908, les pommes roses et veloutées de Bonnard, celles écarlates de Matisse transposent la réalité-pomme jusqu'à la délectation. Cette charge affective nous devient progressivement perceptible et d'instinct désormais nous récuserons les pommes-pommes des chromos de bazar qui avaient jusqu'ici nos préférences.

Nous pouvons faire les mêmes constatations et avec plus de raison encore, si nous nous en rapportons au portrait. S'il nous était donné de voir défiler devant nous les célèbres portraits qui, de Jean Fouquet à Picasso ont immortalisé les artistes qui les ont créés, nous acqueririons très vite l'évidence de la marque personnelle que chaque peintre a imprimée à son modèle. Certes, nous aurions plus de sympathie pour les visages si méticuleusement transcrits par les Clouet que pour les figures fantastiques de la période des monstres de Picasso. Mais, du moins, nos préférences surgiraient à bon escient de comparaisons établies entre portraits de qualité dont chaque trait est signé de l'artiste plus et mieux que par un authentique nom.

Car, ce qui compte au premier chef pour chacun de nous et plus encore pour l'artiste, c'est l'émotion que fait naître en nous la réalité. « Un paysage est un état d'âme », et signifier cet état d'âme c'est créer du nouveau avec le réel comme prétexte. « Créer des ensembles nouveaux d'éléments connus, constitués par des allusions ou des métaphores purement plastiques », a écrit Juan Gris, tel est le souci du peintre.

On pourrait, certes, faire le reproche « aux allusions et aux métaphores » d'être chez nombre de nos inventeurs modernes, par trop lointaines par rapport au sujet. Certes, il y a une réalité au-delà du formel mais tout le drame de l'humain ne peut se dire avec quelques couleurs et quelques lignes. Il ne faut pas oublier que les premières outrances du cubisme ont pris naissance dans les discussions oisives et souvent oiseuses de jeunes artistes de 20 ans. « Il me semble, disait à leur adresse le consciencieux Degas, que ces jeunes gens cherchent à faire quelque chose de plus difficile que la peinture. » C'est, il est vrai, quand l'amour devient difficile qu'il risque de som-

brer. Alors il a besoin de l'explication pour donner le change.

C'est ce besoin d'explication avant et après la création de l'œuvre qui a déterminé la forme même d'une critique d'art faisant figure de culture universelle pour justifier l'inexplicable ou légitimer le paradoxe. Quand Picabia, pour citer un « dada » entre une bonne vingtaine d'autres dadas, peint deux pistons mécaniques associés en série sous le titre « Parade amoureuse », il fait peut-être un rapprochement spirituel mais certainement pas une peinture digne de ce nom. Sur le plan humain, il faut le reconnaître, la métaphore est d'assez mauvais goût. Quoi qu'il en soit, les clients amateurs d'art ont mis sur ces œuvres inouïes d'inconséquences et justifié la critique donnant corps aux théories inconsistantes des cubisme, dadaïsme, futurisme, surréalisme, justifiant jusqu'au ridicule la persistance des lois plastiques hors de l'objet et dans des domaines qui relèvent plus de la psychiatrie que de l'art.

Il est un argument, peut-être trop facile, qui semblerait légitimer en apparence ce culte de la divagation. « Notre époque, dit la critique, est celle de la vitesse et de l'inattendu. L'ère atomique nous déracine du passé : la mémoire devient inutile ; l'imagination est la faculté maîtresse qui prépare l'avenir. Il est donc juste qu'elle prenne le pas sur la sensibilité pour devenir démarches et signes tout comme la science, au-delà de la réalité. »

C'est peut-être régler un peu vite le sort de la réalité, car la réalité c'est aussi notre joie de vivre et l'homme est exigeant avec son bonheur.

Le moment est pour nous favorable de nous pencher vers cette activité créatrice de nos enfants, œuvrant en pleine genèse, aboutissant toujours à l'œuvre vraie dans la plénitude du Ravi ; sans souci d'en justifier la raison parce qu'elle est dans la vérité des choses. Nos petits ne se posent pas de problèmes métaphysiques sur « la transparence » quand ils dessinent des objets empiétant les uns sur les autres. Pas davantage, ils ne divaguent sur « le passage de la 3^e à la 4^e dimension » quand ils superposent les épisodes d'un dessin anecdotique. Ils n'ont pas besoin de compiler des archives pour retrouver les expressions ésotériques des primitifs. Il n'y a jamais pour eux rupture entre le sujet et l'émotion : il coule comme l'eau et il est dans leur nature de dire leur poème de la joie car, d'abord, c'est le bonheur qui compte.

Si la réalité n'est pas un poème, elle n'est pas une œuvre d'art. De la création, au milieu de ses ordres et de ses cataclysmes, monte le chant du monde que l'artiste nous redonne agrandi de son tourment. Ce tourment, qui est aussi le nôtre, et qui appelle les hommes à la communion.

ELISE FREINET.

LETTRE OUVERTE A MONSIEUR B...

Monsieur Delfolie expose dans une revue d'enseignement sous la rubrique « Musique et Morale », un talent de moralisateur très « fin du XIX^e ». Je souris. Il trouve des admirateurs ; je m'amuse. On lui demande de collaborer à « Jeunes Années » éditées par les Francs-Camarades (250.000 exemplaires), cela dépasse les bornes.

Je ne dénie pas à M. Delfolie le droit de moraliser encore que ses diplômes, son ascétisme ne lui donnent aucun titre particulier. Pourtant, il m'a toujours semblé que schématisme et morale étaient incompatibles. La morale est, à mes yeux, harmonie, équilibre et s'accommode mal d'une pensée guidée.

La morale prêchée par M. Delfolie est celle de la confusion.

Dès le départ, il est difficile de croire au pouvoir moralisateur souverain de la musique quand on a vu des nazis torturer des juifs ou des résistants au sortir d'un concert de Beethoven ! L'art apporte une exaltation, mais l'exaltation n'est pas en soi une vertu de caractère moral. Quant à la leçon elle-même, qu'on ne cherche pas à nous leurrer ! ce n'est pas l'absence de maximes enivrantes (car il y en avait !) sur les cahiers du jour d'une génération qui a provoqué les tueries de 1914 et la suite, mais, au contraire, la naïve suffisance des moralistes en chambre.

Le temps est passé où l'on pouvait parler en termes abstraits d'IDEAL, de MORALITE, de CIVILISATION. Quelle définition du COURAGE, du TRAVAIL, FAMILLE, PATRIE faut-il adopter après la période si résolument moralisatrice de l'occupation ?

A ces « mots qui ne sont que des mots et presque des mensonges », les Francs-Camarades auraient pu préférer la part de Freinet, ce que l'Ecole Moderne apporte de neuf dans le travail, l'idéal, l'amour du beau, l'amitié.

Il est, certes, plus économique d'imprimer une page de belles paroles qu'une brochure de recherches personnelles, mais les signatures des maximes imprimées ne nous impressionnent pas. Peut-être peut-on au continent du génie découvrir quelques îlots que satisfassent la quiétude des gens étroits ; quant à nous « bougeotteurs et vacanciers » préférons explorer plus avant.

Pour reprendre les termes de M. Delfolie, qu'il nous soit permis de préférer la morale vivante de la rue qui n'est pas que ruisseaux boueux, mais seuils de portes accueillantes et vieux pavés d'anciennes barricades plutôt que le réduit intérieur peuplé de génies momifiés par la légende.

Michel BARRÉ (S.-M^{me})

Les prochaines grandes manifestations de la Guilde de Travail des Educateurs (GITE)

Le travail est commencé sur le plan international au sein de notre Guilde de Travail (GITE). Sont particulièrement actives les commissions suivantes :

Sciences physiques ;
Mathématiques ;

Sciences naturelles ;
Latin ;
Mesure et rendement ;
Procédés audio-visuels ;
Art enfantin ;
Echanges interscolaires.

Sont prévues pour une date assez rapprochée :

- La réalisation des premiers prototypes de BT 2^e degré ;
- Une grande exposition artistique qui

est d'ores et déjà en préparation à Lausanne ;

- Une exposition de journaux scolaires prévue par le Musée Pédagogique pour octobre prochain ;
- Des réunions de travail ;
- Et, pour septembre prochain, une nouvelle grande rencontre de la GITE.

Faites connaître la Guilde et mettez-vous en relations avec les travailleurs pour les diverses disciplines.